

Les plaques de cheminée

Avant que d'en découvrir les quatre que possède fort heureusement le Patrimoine, pénétrons dans l'un de ces bonnes vieilles cuisines avec Auguste Piguet :

Une muraille de 60 cm d'épaisseur sépare le corridor des pièces d'habitation.

La porte franchie, nous pénétrons dans une vaste pièce toujours dans la pénombre, la cuisine. Elle n'a pas de fenêtres. La lumière lui vient d'en-haut, par la grande cheminée sous laquelle les ménagères peinaient à cuisiner sous cette clarté parcimonieuse tandis qu'un courant glacial s'abattait sur leurs épaules. Cette ouverture quadrangulaire mesure quelque 5 mètres de côté à la base, à la hauteur du plafond. Elle constitue deux pyramides tronquées superposées. Au faite du fût supérieur le vide se réduit à 1 m².

De lourds volets de bois, solidement ferrés, les manteaux, peuvent être maniés d'en bas au moyen de deux chaînes. On les tient plus ou moins ouverts selon le temps qu'il fait.

La pyramide tronquée inférieure de la cheminée repose sur quatre colonnes d'une grande robustesse placées à deux mètres au-dessus du foyer. Ces sommiers reposent sur les murs séparant la cuisine du corridor et de la chambre de ménage. Les deux autres, reliés aux premiers par des mortaises à toute épreuve, manquent de soutien.

Ces cheminées béantes qui dominaient l'âtre, dites bourguignonnes, ne furent plus construites au siècle dernier déjà. La pierre devint la règle. On procéda à la longue à la démolition de la plupart d'entr'elles. Celles qui subsistent sont fort appréciées pour le fumage des salaisons, à condition de n'y brûler que du bois.

Le foyer reposait sur un dallage plus ou moins spacieux qui revêtait parfois la cuisine entière. L'un des bords de ce foyer s'appuyait à l'épaisse muraille séparant la cuisine de la chambre de ménage. Les flammes venaient lécher, parfois jusqu'à la rougir, une plaque de fer à initiales et date encastrée dans le mur à l'arrière du foyer, le contre-feu.

La bouche du four s'ouvrait dans l'une des murailles, face au foyer généralement¹.

Ce qu'aurait pu préciser l'auteur, c'est que nombre de ces plaques de cheminées servaient à chauffer la chambre de ménage située à l'arrière, la chambre à la plaque, disait-on. Elles occupaient un espace libre pratiqué dans le mur et qu'elles remplissaient entièrement. Elles jouaient donc à cet égard le rôle de nos radiateurs actuels, mis à part que la chaleur des plaques était souvent

¹ Auguste Piguet, *La vie quotidienne*, Le Pèlerin, 1999, p. 185.

beaucoup plus importante, puisque AP les voit portées à une température où elles rougissent !

Ces plaques étaient fabriquées dans nos forges locales, à Bonport, à l'Abbaye ou au Brassus, parfois importées.

Le Patrimoine en possède quatre que nous allons retrouver ci-dessous, la dernière achetée pour une centaine de francs en cette année 2019 au Bas-du-Chenit.



La plus impressionnante de ces 4 plaques fut celle-ci-dessus, donnée on ne sait quand par un Reymond du Solliat, soit au Musée du collège, soit au Patrimoine. Elle est d'une épaisseur conséquente et d'un poids terrible, sans doute près de deux cents kg. Elle est de 1695 et porte différentes initiales à découvrir ci-dessous. Les premiers propriétaires en furent sans doute des Nicole.





La plus ancienne est de 1626. Vu sa porte peut-on penser qu'elle fut importée de l'extérieur ?



Une troisième date de 1749 et porte le blason des rois de France. Elle aussi importée, par exemple de la Franche-Comté voisine ?



La quatrième a été rentrée en cette année 2019, en provenance du Bas du Chenit. On ne saurait lui donner un âge. Seizième siècle déjà, dix-septième ? Elle nous est parvenue entièrement peinte d'un épais vernis noir, cette couche protectrice émanant de barbouilleurs qui ne peuvent supporter la vue de la rouille.



Le décapage de cette plaque a été long et fastidieux, fait à l'aide de décapant semi-liquide appliqué en quantité sur le côté face, l'arrière restant noir. La remise à jour de la fonte fait voir les soudures qui ont permis de redonner vie à une plaque brisée on ne sait à la suite de quelle aventure en quatre morceaux.

Claude Jaccoud, le vendeur de cette plaque, nous indique grosso-modo :

La maison que j'habite, Chez-les-LeCoultre, serait de 1685. Elle aurait brûlé entre 1730 et 1740 pour être reconstruite sur les mêmes bases. C'est probablement à cette occasion que la plaque aurait été fendue. Elle n'a pas réintégré sa place. On la retrouvée déjà ressoudée sous un bassin de fontaine.

Mon grand-père Henri Golay habitait déjà cette maison. Il était horloger, petit-paysan et chasseur. On découvre quelque peu de son parcours dans l'ouvrage consacré au Bas-du-Chenit par Daniel Aubert, pp. 87 à 90. Mon père quant à lui était jardinier paysagiste.

La famille Le Coultre à laquelle j'appartiens, possédait aussi la maison d'en face, celle des Le Coultre Vautier².

² Téléphone du 21 novembre 2019. Propos mis en forme par nous-même.



Chez-les-Lecoutre, hameau d'où provient la plaque ci-dessus. La maison de Claude Jaccoud, ci-dessous, est à gauche. A bise, la maison Lecoultre-Vautier.



Quoiqu'il en soit, ces plaques restent des témoignages importants de la vie d'autrefois, alors que se chauffer au cœur de l'hiver n'était vraiment pas une sinécure. Nous avons pu en rencontrer plusieurs encore en place dans de vieux bâtiments.

La date de l'une de ces plaques ne correspond pas forcément à la date de la construction de la maison, puisque nombre de ces éléments furent de réemploi, allant de ci de là dans un hameau ou dans la région, au gré des circonstances et surtout, des incendies.